

Jürg Kreienbühl

Les années bidonvilles

7.1-27.2.2021

Loeve & Co



Jürg Kreienbühl
Sans titre (General Motors)
(Détail)
1967
Peinture vinylique sur isorel
80 × 90 cm



Jürg Kreienbühl

Sans titre (General Motors)

1967

Peinture vinylique sur isorel

80 × 90 cm



Les années bidonvilles

Jeune peintre bâlois, Jürg Kreienbühl est arrivé en France en 1955. Pendant vingt ans, les bidonvilles de la banlieue parisienne et leurs habitants, au milieu desquels il vivait, ont été ses sujets exclusifs. Morbide et boulimique, il a exploré tous les territoires du dessin, surtout les plus noirs.

Jürg Kreienbühl, la peinture à l'estomac

Par Stéphane Corréard

La redécouverte récente de l'art de Jürg Kreienbühl (1932-2007) a produit l'effet d'un coup à l'estomac. Oui, c'est une «peinture à l'estomac», pour paraphraser le titre du pamphlet de Julien Gracq, paru en 1950. Ses tableaux ont enfin droit de cité sur les cimaises des musées (Centre Pompidou, Musée des beaux-arts de Rennes, et, bientôt, Musée de l'immigration). Pendant des années, il n'aura été qu'une silhouette dans l'histoire de l'art, mais croquée par Jacques Tardi (dans *La Débauche* en 1999) ou Didier Daeninckx (*L'Affranchie du périphérique*, 2009), dialoguant ici avec Daniel Pennac (dans le film de Julie Gavras *Daniel Pennac, voici des mots* en 2002), ou cité comme référence, au côté de Moebius, par l'architecte Jean-Paul Jungmann, dans un dialogue avec le critique Hans Ulrich Obrist en 2001.



Jürg Kreienbühl peignant le manège enchanté, vers 1970

Utopies urbaines, «pulp hard boil» et bande dessinée... avec Kreienbühl pas de doute on est du côté du roman noir, et même du néo-polar à la française post Nestor Burma, défini en 1993 par le maître du genre, Jean-Patrick Manchette: «le bon roman noir est un roman social, un roman de critique sociale, qui prend pour anecdote des histoires de crimes, mais qui essaie de donner un portrait de la société.»

Décharges, déchets, pourritures, décompositions, charognes, monstres dans du formol, carcasses, ruines, bidonvilles, espaces abandonnés, banlieues tristes, marginaux, alcooliques, pollutions, cimetières, arbres morts, crânes, poissons crevés en masse dans le Rhin, luna-parks glauques et désertés, statues brisées..., le portrait de la société dressé par Jürg Kreienbühl, dès sa sortie de l'adolescence, est celui d'une véritable «cour des miracles», mais avec une exactitude et une empathie désespérées, loin des légendes romantico-médiévales à la Victor Hugo ou à la Eugène Sue.

Pas zazou pour un sou

Paris dans les années 1950, pourtant, demeurerait bien ce grand «mystère» qui attirait les jeunes artistes du monde entier, dont ce boursier bâlois à peine sorti de l'école, pétri de conscience sociale et d'ambitions réalistes. Mais, en 1955, à Saint-Germain-des-Prés, c'est l'art abstrait au kilomètre que les gogos s'arrachent, du tachisme, du paysagisme abstrait en veux-tu en voilà; la jeunesse dorée s'épuise en danses plus ou moins existentialistes au Tabou, la Renault 6CV du

peintre Yves Corbassière, couverte d'un damier jaune et noir, déborde de pimpantes jeunes filles du monde en robes new-look, poursuivies par une cohorte de zazous surexcités.

Jürg Kreienbühl, c'est peu de le dire, tombe de haut. Quatre ans plus tôt seulement, il a abandonné ses études de biologie pour s'inscrire aux Beaux-Arts. Très vite, ses sujets se sont cristallisés: arbres cassés, litanies des clôtures de bois qui protègent les alignements de maisons ouvrières, cimetières, amoncellement de détritrus, cadavres d'animaux en décomposition («je réussis lentement à maîtriser les sujets qui m'obsédaient, j'avais peint un rat crevé, dont on pouvait distinguer les poils et la vermine grouillant dans la gueule ouverte», se remémore-t-il en 1971). Bref, tout un univers morbide, le quotidien de ces «petites gens» dont il sentira toujours si proche, à des milliards de kilomètres de cette insouciance germanopratine qu'il se prend en plein visage, comme un mur à pleine vitesse. Peu importe, car comme le raconte son premier collectionneur, le chaudronnier et écrivain anarchiste Georg K. Glaser, «Kreienbühl n'était pas venu à Paris pour peindre, comme tant d'autres, Notre-Dame et les coins pittoresques des vieilles rues. Il était bouleversé par les évolutions de notre temps qui marquaient la banlieue et était décidé à se faire le témoin de cette transformation due à la technique, qui laissait apparaître les coulisses de la frénésie productive où s'accumulaient les déchets qu'on avait du mal à cacher.»

En effet, si Kreienbühl rejette cette société vénale et artificielle autant qu'il en est repoussé, il décide d'en explorer résolument les marges. Sur sa bicyclette il part à la découverte de ces banlieues à la fois si proches et si lointaines. Colombes, Argenteuil, Sartrouville, Gennevilliers, puis Bezons, où il finit par s'installer, au cœur d'un bidonville, dans la carcasse d'un autobus Air France. C'est là précisément, en 1959, qu'il peint ce qui pourrait être son tableau-manifeste *La Cour des miracles*, à propos duquel il précise, avec ce mélange de lucidité froide et de sollicitude qui caractérise aussi son art: «Ici, j'ai vécu durant quatre ans. Un grand terrain privé, alimenté par un seul robinet d'eau, était loué en parcelles avec l'électricité pour les personnes qui la désiraient. Le patron, surnommé l'Auvergnat, faisait la loi. Il était avare. Tous les jours, il contrôlait son compteur électrique; si la roue marquant la consommation tournait trop vite (à son avis!), il coupait un à un, et sans prévenir, les fils électriques qui alimentaient nos misérables baraques. À nous de les rafistoler... cela se produisait tous les mois, surtout en hiver! Combien de fois, le soir, nous mangions à la lumière d'une bougie. Une société cosmopolite s'était constituée dans cette sorte de grande cour où étaient entassés: gitans, algériens, portugais, polonais, français, chiens, chats et rats. J'ai peint ce tableau à travers la fenêtre de mon autobus hors d'usage, qui me servait d'appartement et d'atelier.»



Jürg Kreienbühl, *Roulotte n°8*,
Mine de plomb sur papier
44 x 63 cm

Le peintre de la zone

S'ensuivent près de vingt années d'une peinture aux qualités chirurgicales, dressant sur le vif un portrait extraordinairement fouillé de ces ultimes refuges réservés à ceux que la «Ville Lumière» rejette dans son ombre, à la périphérie: tout y est, en un raccourci saisissant, l'urbanisme, l'architecture, les intérieurs, les habitants, la vie quotidienne, les menus, les loisirs, le moindre objet... tout un écosystème entièrement parallèle à celui du dessus: le monde souterrain des parias. D'une précision extrême, jamais angélique, toujours à hauteur d'homme, cette peinture est parvenue alors à ce point, théorisé par Kreienbühl lui-même, où «l'artiste, la toile et le public



Jürg Kreienbühl devant son atelier-autobus. Photographie de Vera Isler, 1959

forment de par leur destin une seule unité». En effet, son premier «marchand» n'était alors autre que le propriétaire du café-tabac-Pmu de Carrières-sur-Seine, Le Visconti, sur les murs duquel les tableaux étaient de temps à autre réunis. La moitié du village, cosmopolite et fauchée, s'y retrouvait, les soirs de *vernissage*, chacun se sentant de plus en plus libre de donner son point de vue, à mesure que se vidaient les verres.

Vivant, peignant et exposant dans ces banlieues, Kreienbühl a réalisé son œuvre *in vivo*. Grand graveur et dessinateur, il attaquait pourtant généralement ses grandes compositions peintes sans croquis préalables. Mais, s'il était obsédé par la mort, la disparition, la dégradation, le rejet, Kreienbühl était aussi un personnage truculent, bretteur, boulimique, qui aimait à cuisiner des couscous monumentaux et réunir ses amis, dont de nombreux gitans puis, musicien, improviser avec eux toute la nuit. Pareil pour le dessin, plus encore que pour la peinture, d'ailleurs. Il ne dédaigne aucun format, aucune technique. Avec la mine de plomb il peut être incisif ou gras, voire pratiquer l'estompe, et même le monotype. Certains dessins minuscules se résument à quelques notes sur le motif, d'autres sont minutieux et achevés comme des tableaux, parfois il recourt à l'encre ou à l'aquarelle, parfois encore au fusain ou au pastel, il grave aussi, directement, en virtuose, dessine et tire ses propres lithographies, en multipliant les états... la diversité de sa pratique graphique donne le tournis. Une constante, cependant, demeure: il ne dessine que ce qu'il voit et, même mieux, ce qu'il vit.

Son art réfractaire et assoiffé d'absolu est tout entier dans cet aveu: «Je ne pouvais admettre qu'un cercle déplacé d'un millimètre de plus à gauche ou à droite sur une toile où tout n'était dû qu'au hasard, puisse avoir une importance capitale. Je ne ressentis que plus tard la nécessité d'une précision infiniment plus subtile, lorsque je peignis une bouche qui avait aimé et souffert.»

À vingt deux ans, dans ma mansarde à Bâle, je ne peignais que des tas d'ordures, des paysages tourmentés, des arbres coupés ou arrachés, des rues désertes bordées de panneaux d'affiches aux couleurs violentes; peintures empâtées, malhabiles, dominées par les sentiments comme le cri de Faust «Gefühl ist alles, Name ist Rauch und Schall».

Décevant les espoirs de mon père, qui me voyait déjà Docteur en biologie ou en médecine, je m'étais même abaissé selon lui à faire un apprentissage de peintre en bâtiment. Au bout de trois ans, muni d'un certificat d'aptitude professionnelle, mon père, rassuré me permit de peindre. Je pouvais manger à sa table et même il me donnait assez d'argent pour payer toiles, pinceaux, couleurs, et louer une chambre.

Par expérience sa confiance en moi était limitée, mais il savait que je travaillais et au bout de six mois, il se décida à me rendre visite. Je n'avais pas eu le temps de terminer l'ébauche et de faire disparaître le modèle que je peignais, car mon père m'avait annoncé son intention de me voir, la veille seulement, bien décidé à ne pas remettre sa visite afin de surprendre quelque chef-d'œuvre en cours, promesse de célébrité et de fortune rapide. C'était un beau dimanche matin d'automne. Le cœur battant, je l'entendis monter les quatre étages aux escaliers grinçants de la maison ouvrière. Hâtivement j'avais entouré et barricadé la table de toiles, mais la dépassant à peine, elles ne cachaient pas entièrement le sujet que j'étais en train de peindre, et en entrant, debout, il vit l'horreur: dans la soupente, sur la table, à côté de l'unique fenêtre, gisait un corbeau grouillant de vers au milieu de pommes et de poires pourrissantes, malgré la fenêtre ouverte, l'odeur de cadavre persistait, pénétrante; c'était une vraie nature morte.



Jürg Kreienbühl, *Sans titre (décharge)*
Mine de plomb et lavis d'encre sur papier
20,4 x 26,7 cm

Je pensais lui montrer d'abord mes tas d'ordures, puis l'amadouer avec quelques paysages moins morbides bien que peints violemment, il ne m'en laissa pas le temps. Son visage se faisait de plus en plus sombre et au dixième tas il eut comme un étouffement et me dit: «on va boire un coup». Le bistrot se trouvait juste au coin de la rue, il avala plusieurs verres de Kirsch pour se remonter, il aimait ça, nous ne parlions pas de peinture, nous ne parlions même pas du tout. Cependant, malgré tout, il continua à m'aider.

J'écrivais aux trois bourgeois, les plus riches de Bâle, en leur expliquant dans une longue lettre que j'avais quelque chose d'important à créer, mais que je ne possédais pas les moyens d'exprimer cette profonde chose en moi, que je devrais faire des études pour acquérir ces moyens et devenir un vrai peintre, car la peinture était morte précisais-je et qu'il fallait tout réapprendre. Je leur ai fait savoir que c'était un honneur de m'avancer leur argent pour faire mes études. On me conseilla de garder *cette chose* profonde en moi et, de me rendre compte qu'il y avait pas mal de jeunes génies dans ma situation.

Le Directeur du musée de Bâle, autorité en matière de peinture ne me traita pas mieux: «Qu'attendez-vous de moi?» me demanda-t-il lorsqu'il me fut permis de lui apporter quelques toiles: «Vous ne voyez donc pas vous-même que c'est de la merde?» Je n'étais pas dans le vent, mon professeur aux Beaux-Arts me l'assurait: «Tant que vous ne faites pas de l'abstrait, vous resterez une vache aveugle».

Mes copains peintres, je ne les comprenais pas davantage quand ils discutaient synthèses, métabolismes, structures ambivalents, de Zen ou de Tao. Je ne pouvais admettre qu'un cercle déplacé d'un millimètre de plus à gauche ou à droite

sur une toile où tout n'était dû qu'au hasard, puisse avoir une importance capitale. Je ne ressentis que plus tard la nécessité d'une précision infiniment plus subtile, lorsque je peignis une bouche qui avait aimé et souffert.

Comment pouvaient-ils préférer les barbouillages barbares d'un Dufy à la finesse d'un Vuillard, ignorer Degas, néoclassique génial, et admirer Cézanne, peintre mal doué, précurseur de confusion? Mes copains peintres, eux, savaient. Ce qui ne les intéressait pas, ce qui les gênait, ils l'éliminaient simplement et tout était réglé. Ils aimaient Botticelli, et s'extasiaient devant les éclaboussures d'un Mathieu; de vrais cochons, ils mangeaient à tous les râteliers.

Quant à moi, incapable de rendre la peau ridée et moisie de la pomme sur ma table, je ressentis douloureusement mon impuissance à donner vie et forme aux sentiments que cette pomme éveillait en moi et, ce n'était encore qu'une pomme. Enfin je réussis lentement à maîtriser les sujets qui m'obsédaient, j'avais peint un rat crevé, dont on pouvait distinguer les poils et la vermine grouillant dans la gueule ouverte, on critiquait: ce n'est pas de la peinture, cela ne se peint pas. J'obtins une bourse par une commission laïque du ministère de l'éducation cantonale de la ville de Bâle. J'étais devenu prudent, ils n'avaient jamais vu un seul de mes tableaux. La bourse me fut attribuée sur la simple recommandation d'un sculpteur dont le frère était ministre.



Jürg Kreienbühl
Sans titre, 1963
Mine de plomb sur papier
23,5 x 29,2 cm

À Paris, Mémé Lambert m'accueillait toute Souriante dans son petit pavillon de Banlieue, rempli de niaiseries Belle-Époque. Sur un piano en ébène à jamais désaccordé, monsieur Lambert exprimait sa passion dans les notes aiguës (les basses ne répondant plus), chaque matin à sept heures avant d'aller trier les lettres à la poste de Colombes. Au-dessus du piano était accroché un polychrome d'un artiste Russe oublié depuis longtemps: la sonate à Kreutzer. Cette reproduction représentait un atelier d'artiste où un couple étroitement enlacé, assis sur un sofa, l'âme profondément bouleversée, écoutait la sonate, jouée par un jeune violoniste échevelé, ravagé d'une passion malade. Madame Lambert aurait préféré héberger un musicien, j'étais peintre, mais Suisse, ça lui donnait confiance. Par chance il y avait une salle de billard, abandonnée et vitrée qu'elle mettait gracieusement à ma disposition sans augmenter mon loyer. Pour un franc cinquante elle préparait elle-même mon bain chaque samedi, surveillant bien la température de l'eau. Je suis une maman me disait-elle. Ainsi restait-elle douce et gentille, malgré la grande peinture qui obstruait presque tout l'atelier: le cimetière de Colombes, une tombe fraîchement ouverte, des chrysanthèmes fanés partout et un dépôt d'ordures plein de couronnes défraîchies. Elle était si souvent dans l'embarras quand un voisin ou des familiers apercevaient l'immense toile par la fenêtre de la cuisine, que je finis par la recouvrir d'une étoffe. Le carnet de métro coûtait cent francs légers, l'aller retour Colombes-Paris soixante francs, on mangeait bien pour trois cent cinquante francs. La vie était belle, pleine de promesses.

Les Lambert expulsés, je trouvais à Argenteuil une petite chambre d'hôtel mansardée, la fenêtre y était si haute qu'on ne voyait que les cheminées d'usines. Perché sur une chaise je surveillais la rue, je m'instruisais. Un jour on goudronnait, je voyais un grand engin, large comme la moitié de la chaussée, je le détaillais très bien, autour, vingt-quatre personnes: trois Algériens s'occupant du macadam, un Français servait la machine et hit hommes en uniforme bleu foncé, coiffés

d'une casquette galonnée, donnaient des ordres et contre-ordres. Des civils en bleu de travail, des retraités regardaient la scène et discutaient, ils les avaient mis, comme pour faire encore un peu partie de la vie. C'est là que j'ai compris l'économie française. Sans montre je savais toujours l'heure, le premier bus de la Ratp passait vers cinq heures du matin, les sirènes des usines hurlaient à sept heures, midi, deux heures et six heures. Quand le bruit des voitures cessait, il était deux heures du matin.

La chambre n'avait pas de chauffage, mais Cobra était là. Ce réchaud à alcool, petite merveille garantie, servait aussi bien pour la soupe (formellement interdit en chambre d'hôtel), que pour se chauffer. Combiné avec une boîte oblongue, on pouvait carrément s'asseoir dessus, je n'avais froid que dans le haut du dos. D'ailleurs le réchaud à toute épreuve fut détraqué définitivement au bout de deux mois, c'était presque le printemps, l'humidité ne gelait plus sur les murs, le papier peint moisissait.

De temps en temps le patron jetait un coup d'œil: est-ce que je ne tachais pas le lino, est-ce que je ne me chauffais pas un café en douce? un artiste de peintre, c'est suspect! Le jour de l'an, pour la circonstance et pour faire plaisir, j'avais décoré les glaces de l'arrière salle du café de biches, de lapins et un bonhomme de neige avec une carotte en guise de nez. La carotte était bien rendue, mais les biches plaisaient mieux et surtout le petit village enneigé, avec son clocher émergeant derrière une douce colline, touchait les cœurs. En bleu, blanc, rouge, j'avais écrit Bonne Année, ils étaient contents, la grosse patronne m'offrit une assiette de frites et un café. Cependant on ne me permettait pas de garer mon vélo instrument de travail dans le couloir. Il me fut volé au bout de deux semaines. C'était un beau vélo suisse.

Quand je me promenais sur les proches collines d'Argenteuil où jadis les Impressionnistes avaient peint, quand je vis Paris au loin s'étendre à perte de vue, du mont Valérien jusqu'à la plaine de Saint-Denis, des maisons, des immeubles, des centaines, des milliers et dans chaque maison un destin, des destinées, un immense et indéfinissable sentiment montait en moi me soulevant comme une vague énorme, les larmes aux yeux, je me disais: Je suis, je serai, Paris, je t'aurai un jour, un jour je te conquerrai et tu me reconnaîtras, oh Paris! que tu me reconnais.

C'est Paris qui m'a eu! Je n'ai rien conquis, je suis resté inconnu, mais j'ai gagné des amis fidèles. La ville de Paris, ouverte et généreuse acquit quelques-unes de mes toiles, les marchands au contraire me demandaient vous avez un nom?

Enfoncez, enfoncez me disait un jour un pédéraste propriétaire d'une belle galerie qui recevait de onze heures à midi des peintres inconnus, enfoncez, vous y arriverez.

J'ai trouvé des hommes qui aimaient la France, souffraient de sa décadence et de sa destruction. Puis, pendant de longues années je vivotais, caché dans le petit bidonville à Bezons. Bezons, agglomération sans âme, sa place Karl-Marx, son stade, sa piscine, son centre culturel bidon, son Monoprix haut lieu de rencontres de trente mille âmes. Ses usines, ses bords de Seine, décharge à ordures, Bezons, refuge des communistes abrutis et brailleurs: Le fascisme ne passera pas.

Bezons, malheur de ma vie.



Jürg Kreienbühl devant sa deuxième roulotte en 1963



Jürg Kreienbühl, *Bidonville*,
Monotype sur papier

J'avais mis sur ma cale la carcasse d'un autobus sans roues, dans la cour à Momo, la cour des miracles. Juste à côté, nichait une vieille polonaise affreuse avec son énorme fille. Après l'usine elle se faisait des suppléments dans les champs voisins ou dans sa roulotte. Elle avait des fesses monstrueuses qui excitaient les Algériens. Derrière se casait Mohammed dans sa camionnette en tôle ondulée, même par les froids rigoureux il n'allumait pas son poêle, et si la pluie entraînait par le grand trou dans le toit de sa voiture, il ne se donnait pas la peine de le boucher.

Il y avait Zizi, qui à vingt-deux ans ne désespérait pas encore d'avoir ses règles, et Cacan le gitan, qui se cognait la tête tous les matins en se levant, dans le plafond trop bas de sa voiture. L'hiver c'était la boue, le froid pénétrant par le plancher. L'été, la chaleur insoutenable concentrée par les tôles des carcasses, les mouches et la poussière.

Vendredi soir après la paye commençaient les bagarres et les cris, c'était surtout la Bretonne et son nomme Tintin qui se donnaient en spectacle. L'un l'autre s'insultaient: t'as encore bu abruti, poivrot, t'es rond, t'es bourré comme une cane, tais-toi donc salope, t'es paf, t'es gonflée comme un boudin, déglinguée, défoncée, attends que j'va t'enfoncé ton..., ils se frappaient, se mordaient et puis faisaient l'amour. La Bretonne dominait, elle ne buvait que de la bière. Souvent, nous étions groupés près de leur roulotte, on écoutait, on se marrait, c'était gratuit.

Un jour elle lui brûla la visage avec son réchaud à alcool, la sécurité sociale payait tout, même il touchait de l'argent, car à Nanterre les docteurs avaient essayé un nouveau truc. Le journal en parla, publia la photo de Tintin, avant et après sa guérison miraculeuse. Il le montrait fièrement, la Bretonne l'avait contraint de dire que c'était un accident, elle avait peur d'avoir des ennuis; il était docile, il avait oublié: c'était un accident. Parfois Papol et Néné, Dario et Bébert, les manouches, venaient le soir avec des guitares. Ils jouaient et chantaient très tard dans la nuit. De vrais musiciens. On écoutait les disques de Django ce demi Dieu disparu, on ne souffrait pas de la misère. C'était la vie. On chassait le hérisson, on allait à la pêche, on jouait aux boules, on allait voir un film ou les filles, on était pas seuls.

Les temps ont bien changé, il n'y aura plus de Bidonvilles. En l'an deux mille, nous serons cent millions de Français bien nourris, bien logés. La Liberté fout le camp tout doucement, mais la police ne torture plus, la force de dissuasion est au point. Nous sommes bien informés, il y a la télé, les journaux. À Bâle on me dit: la peinture ça ne se fait plus. Je ne suis toujours pas dans le coup. Pour faire place aux voitures, on coupe les arbres et on vote une loi qui interdit de les couper. Je n'ai toujours rien compris.

Il y a les touristes, les devises, les consommateurs, les loisirs. Il y a le passé qui rapporte. Tout se vend.

Il y a la Seine qui pourrait jusqu'à la mer et la mer déjà pourrie, mais nous avons des supers pétroliers. Il y a une petite grève tous les jours, s'il reste quelques spéculateurs, profiteurs, contestataires et autres parasites de la République, les communistes balaieront bientôt tout ça. Nous sommes sûrs, nous sommes assurés, nous avons la sécurité sociale, les allocations familiales et la caisse d'épargne. Le carnet de métro ne coûte que huit francs lourds et l'on mange pour douze francs tout compris.

Je n'ai pas de nom, que le silence me protège. M'accomplir,
m'accomplir, survivre encore dix ans, encore vingt ans, survivre
pour qui, pourquoi?

La voiture roule, le dollar flotte, le franc stagne, le moral est
au beau fixe, tout va bien dans le meilleur des mondes et après
nous le déluge.

L'affranchie du périphérique

Par Didier Daeninckx,
Editions de l'Atelier, 2009
128 pages



Jürg Kreienbühl dans *La débauche*
Jacques Tardi et Daniel Pennac
Editions Gallimard (2000)

Une nouvelle requête portant sur l'association «Caleau + Kreienbühl» me permit d'éclairer les ténèbres. Une rétrospective du peintre Jürg Kreienbühl, natif de Bâle, se tenait tout l'été au musée d'Art contemporain, et les organisateurs remerciaient chaleureusement madame Caleau pour son aide désintéressée. Je téléphonai en Suisse. Un message enregistré en langue allemande, anglaise puis française indiquait les heures d'ouverture avant de préciser qu'on pouvait joindre une personne humaine à compter du lundi matin.

Toute la journée du lendemain, au bureau, j'avais renouvelé mes appels. Malgré mon insistance, il m'avait été impossible d'obtenir un contact direct avec madame Caleau. J'étais juste parvenue à savoir qu'il s'agissait d'une personne âgée qui avait effectivement travaillé dans le monde de la mode et du cinéma, ce qui correspondait au profil que je recherchais.

Ce n'est que le jeudi, en fin d'après-midi, qu'une standardiste plus accommodante s'était laissée aller aux confidences: une inauguration officielle de l'exposition était prévue pour le vendredi, à dix-huit heures, et madame Esther Caleau, qui avait prêté plusieurs œuvres de sa collection particulière, honorerait le musée de sa présence. Je déposai aussitôt une demande de RTT, la dernière à laquelle je pouvais prétendre avant mes vacances. Dès que le service des relations humaines m'accorda ma journée, j'achetai un billet de train pour Bâle.

Le TGV direct dans lequel je m'étais installée à midi, le vendredi, me déposa quatre heures plus tard dans le chef-lieu du canton des Trois-Frontières. Je tuai les deux heures qui me séparaient de la cérémonie en me promenant dans les rues de la vieille ville, guidée par le hasard. J'empruntai la *Freie Strasse* dont les enseignes dressaient l'inventaire de ce qui se faisait de mieux, et de plus onéreux, en matière de mode. Je m'arrêtai pour admirer les jeux d'eau de la fontaine de Tinguely, à deux pas d'une église gothique, avant de prendre le frais à l'ombre des imposants marronniers de la Kunsthalle. J'errai un moment dans les ruelles médiévales de Spalenberg pour me retrouver, surprise, sur la place du marché d'où j'étais partie. Il me restait juste assez de temps pour descendre vers le Rhin que surplombaient les jardins du musée.

Le contrôle à l'entrée concernait davantage le contenu des sacs que l'identité de ceux qui les portaient. Je passai sous le portique de sécurité après un groupe de la télévision suisse romande dont le matériel avait affolé les détecteurs. Une centaine de personnes se croisaient dans le vaste hall qui pouvait en accueillir dix fois plus, tandis que le personnel réservé d'un traiteur de la Barfüsserplatz dressait les tables pour le cocktail.

Au moment où deux appariteurs ouvraient les portes pour donner accès aux salles d'exposition, l'ascenseur central descendit en silence dans sa colonne de verre. Quand il s'immobilisa, une femme d'une maigreur incroyable, vêtue d'un élégant costume de soie d'un noir profond, en sortit. Chacun de ses mouvements donnait l'impression qu'elle pouvait se briser; qu'il aurait suffi d'un rien, d'un courant d'air. On la saluait, on s'écartait. Quelques applaudissements retentirent.

Je me penchai vers l'une des journalistes de l'équipe de télévision. — *Qui est-ce? — Madame Esther Caleau... Elle se déplace très rarement... C'est un véritable événement... Plus de la moitié des toiles lui appartiennent. Sans elle, l'œuvre de Jürg Kreienbühl n'aurait pas bénéficié, deux ans après sa mort, d'une*

reconnaissance aussi rapide, aussi totale, dans sa ville natale. La semaine prochaine, elle a réussi à organiser une conférence avec deux illustres admirateurs, Jacques Tardi et Daniel Pennac... Toutes les places sont retenues.

L'ancienne costumière de Martine Carol vint s'asseoir sur la moleskine rouge d'une banquette, devant une table ronde au plateau marbré, dans le décor d'un café ouvrier des années cinquante qui faisait partie intégrante de l'exposition. Je l'observai du coin de l'œil tout en feuilletant le catalogue. Je profitai d'un instant où elle était seule pour m'approcher. Elle m'avait adressé un large sourire.

— Asseyez-vous. Je suis heureuse de vous revoir... — Je crains que vous ne fassiez erreur... — Vous habitez bien Genève... Vous n'êtes pas la fille de Catherine? — Non... J'arrive de Paris, et j'ai le projet de m'installer à Aubervilliers. C'est pour cela que je cherche à vous rencontrer... Au hasard d'une promenade... Elle m'avait regardée avec insistance sans véritablement m'écouter. — C'est étrange. Vous lui ressemblez beaucoup... Le même dessin du visage, les mêmes yeux... Aubervilliers, dites-vous? Jürg y venait souvent. Nous nous sommes longuement promenés sur le bord du canal... Un jour, nous avons croisé Robert Doisneau qui faisait des photos d'un immeuble à la façade étroite, en lame de scie... La vie est toujours très surprenante... Jürg, j'aurais très bien pu passer à côté... Vous aimez son travail?

J'avais été frappée par la découverte d'un peintre qui regardait le monde sans illusion mais non sans humanité, qui ouvrait les yeux sur l'envers du décor, qui interrogeait les ombres de la Ville lumière.

— Oui, cela me touche beaucoup...
— Tout a commencé dans un café de Carrières-sur-Seine, et cette reconstitution est très fidèle à la réalité... Il s'appelait Le Visconti, et je peux vous assurer que cela n'avait rien à voir avec le cinéaste du Guépard... Le propriétaire s'appelait ainsi, c'est tout. Nous nous étions arrêtés boire un café, avec un ami, Jean-René Hissard, qui faisait des photos des bords du fleuve, c'était au cours de l'hiver 1963, et nous avons été très surpris par la qualité des tableaux qui décoraient l'endroit. Des peintures sur des morceaux d'isorel, sommairement encadrées... Des paysages industriels, le monde délaissé des berges... Des ciels lourds éventrés par des pylônes, les regards naufragés de tous les laissés pour solde de tout compte, Gitans, mariniers, Kabyles, clochards, charbonniers... Jean-René et moi étions saisis par la vérité de ce qui nous entourait... Comme si un inconnu venait de nous apprendre à lire le monde. Le patron du Visconti nous a appris que le peintre qui laissait ces tableaux en dépôt habitait à moins d'un kilomètre, dans une sorte de caravane abritée sous un auvent. Ce n'était pas un original, un ermite. Tout le contraire. Il agissait avec détermination, sans état d'âme, sans se soucier des modes, des discours sur la peinture, sur les faux débats entre tenants de la figuration et de la non-figuration. Nous l'avons vu travailler. Un privilège. Il avait l'expérience du travail de peintre en bâtiment et connaissait les matériaux. Il préparait ses couleurs avec des pigments acryliques, faisait ses mélanges sur des feuilles de papier journal, sur le sang des faits divers... Il terminait une série de portraits, un ouvrier arabe sur la plate-forme d'un bus, à Bezons, et une toile que je qualifie d'« atmosphérique »... Elle est exposée ici sous le titre de Reflets... Un arbre pris par les remous du vent observé à deux pas de la caravane, sur un bras de la rivière Noire, unique survivance d'un monde ravagé par le faux progrès, pris en tenaille entre un pylône électrique et une cheminée d'usine crachant sa fumée... Je ne peux pas la regarder sans que me viennent les larmes...



Jürg Kreienbühl dans *La débauche*
Jacques Tardi et Daniel Pennac
Editions Gallimard (2000)

Des officiels étaient arrivés pendant qu'elle parlait. J'étais partie à regret pour visiter l'exposition, nantie d'ineestimables informations sur un peintre que je découvrais par le cœur, par la force du souvenir. Je m'arrêtai longuement devant un portrait en pied d'un inconnu, Abbas ben Hassan, immigré fantôme vêtu de son costume du dimanche et posant, les mains derrière le dos, dans une sorte de remise industrielle au sol jonché de planches, de lattes de bois, de ferraille d'occasion.

Jürg Kreienbühl

Les constructions nouvelles (détail)

1959

Peinture vinylique sur isolrel

52 × 37 cm



Jürg Kreienbühl*Les constructions nouvelles*

1959

Peinture vinylique sur isorel

52 × 37 cm

« Les blocs d'habitation furent construits aux abords d'une ancienne carrière de sable très étendue qui, jadis, avait été un petit paradis ouvrier. En ce temps là, le vert régnait. Il y avait des saules qui donnaient de l'ombre aux pêcheurs, et de petits jardins que cultivaient les ouvriers. Cependant, la carrière rapporta de nouveau. Elle servit de décharge à gravats parisiens. Les gros camions payaient jusqu'à 100 Frs. pour décharger; c'était un *trou à millions*. Quand le terrain sera bien tassé, on le revendra pour construire des hangars. » J.K



Jürg Kreienbühl

Sans titre (Bidonville portugais)

1966

Peinture vinylique sur isorel

68 × 54 cm



Jürg Kreienbühl

Les Constructions Nouvelles

1967

Peinture vinylique sur isorel

19 x 14 cm



Jürg Kreienbühl

Les constructions nouvelles (détail)

1959

Peinture vinylique sur isorel

52 × 37 cm



Jürg Kreienbühl

Plage en Normandie, à marée basse

1969

Peinture vinylique sur isorel

80,5 × 123 cm



Jürg Kreienbühl

Plage en Normandie, à marée basse (détail)

1969

Peinture vinylique sur isorel

80,5 × 123 cm



Jürg Kreienbühl

Le cimetière de Neuilly

1981

Peinture vinylique sur isorel

65 × 50 cm

« L'originalité de l'architecte n'était pas appréciée par les gens des alentours.

Les gens hurlaient quand ils apercevaient les tours de l'architecte Aillaud. Ils trouvèrent des insultes franchement poétiques, habitués qu'ils étaient à leurs clapiers à lapins bien carrés et bien alignés. » J.K



Jürg Kreienbühl

Le cimetière de Neuilly (détail)

1981

Peinture vinylique sur isorel

65 x 50 cm



Jürg Kreienbühl

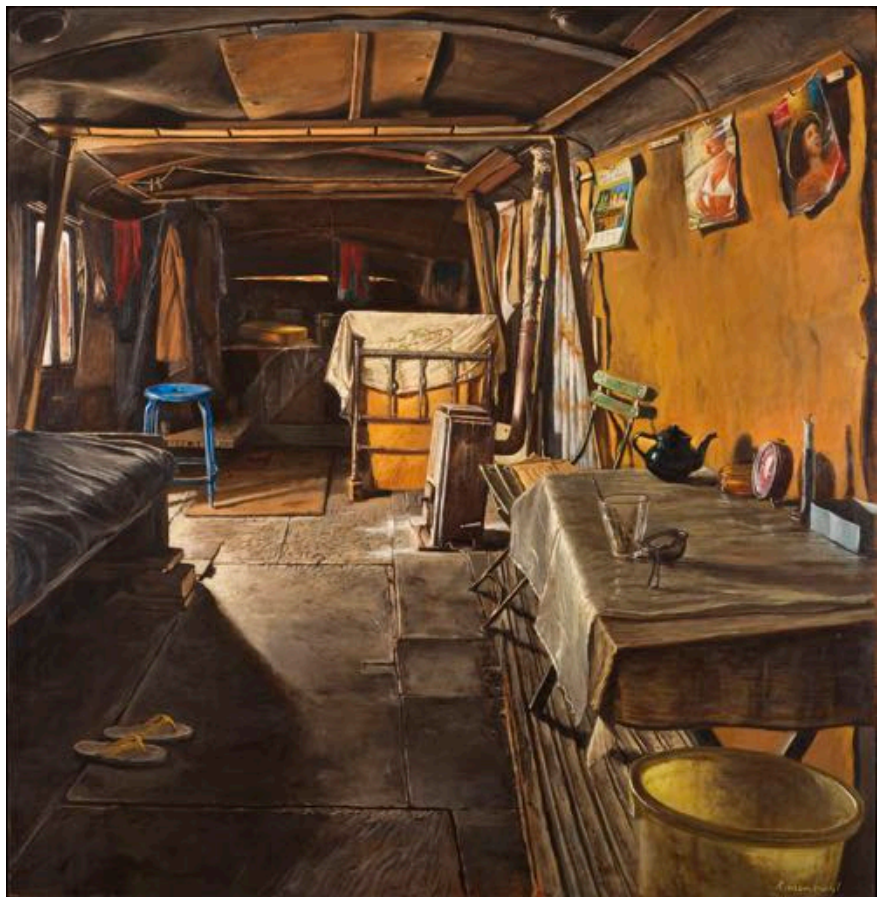
Intérieur algérien

1976

Peinture vinylique sur isorel

125 x 121 cm

« Ici habitaient Ali et Mohammed. Le matin, ils cachaient la clef de l'autocar dans une petite boîte en fer à un endroit convenu. Ils me faisaient confiance et me permettaient de peindre à l'intérieur du car pendant la journée. Le soir, quand Ali revenait de l'usine, il me préparait d'abord un café très corsé et me tartinait un horrible sandwich au beurre rance qu'il me forçait à manger. Pendant que je faisais des efforts pour l'avaler, il me parlait de sa femme, des enfants et de l'oasis et Biskra. » J.K



1976
Peinture vinylique sur isorel
125 x 121 cm



Jürg Kreienbühl

Gueule de vin à table

1970

Peinture vinylique sur isorel

75,5 × 74,5 cm

« À onze heures du matin, il avait déjà bu deux litres de rouge. Il se coucha et ne bougea plus jusqu'au soir.

Sa cabane bancale se trouvait à proximité de la roulotte déglinguée de peau de serpent, sur un terrain vague et marécageux, dans l'arrière port du Havre. *Gueule de vin* nous servait de garçon de courses. Pour obtenir un litre de rouge, il aurait marché des heures. À jeun, il triait des fruits et des légumes qui provenaient de chargements avariés des bateaux, jetés au hasard et à la sauvette dans un terrain vague du port. Il troquait, pour une bouteille de vin, les marchandises (pamplemousses, oranges, bananes, et carottes encore consommables, dans les petites épiceries du coin). » J.K



Jürg Kreienbühl

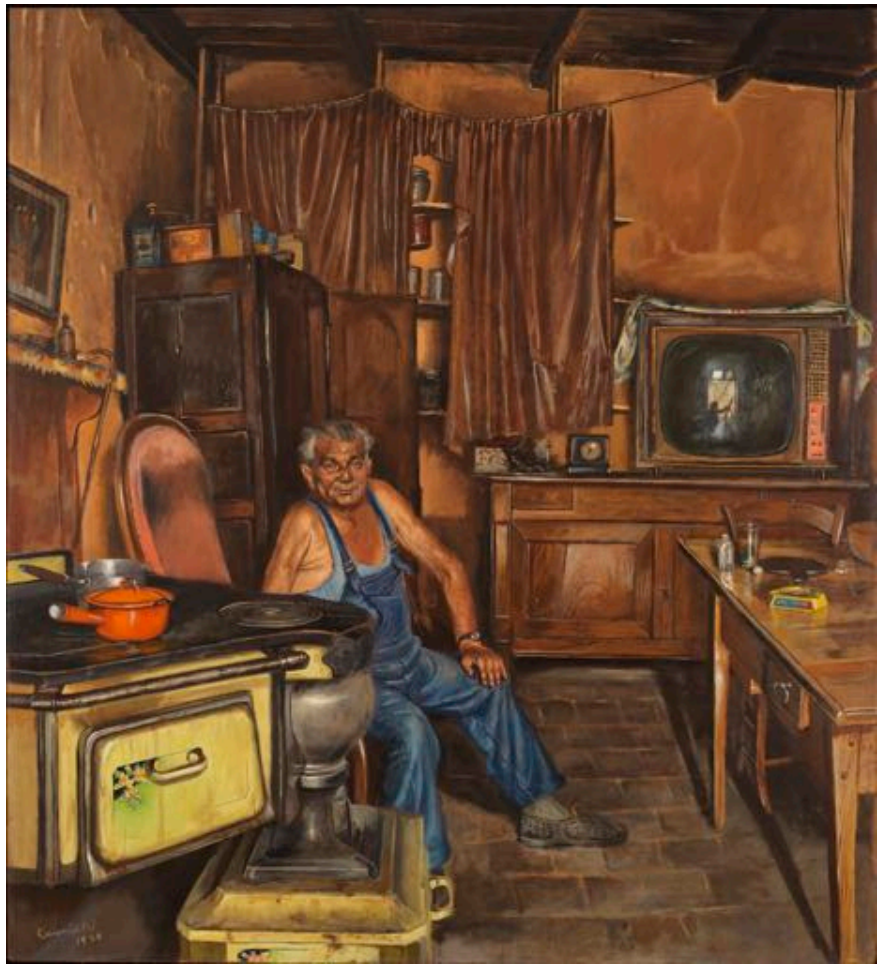
Monsieur Rodolphe

1974

Peinture vinylique sur isorel

130 x 120

« Mineur belge à la retraite, il n'était pas aimé des habitants de Hérisson car il disait ce qu'il pensait et ce n'était pas toujours flatteur. Il m'avait pris en sympathie: « Toi, tu ne viens me voir que quand il pleut, je suis ta boîte de secours! » Souvent, il me répétait: « La mort ne court pas après moi; je m'ennuie ». Deux mois après, la mort l'avait attrapé. » J.K



Jürg Kreienbühl

L'Obsédé

1976

Peinture vinylique sur isorel

125 x 90 cm

« Jamais il ne sortait le jour. Il était constamment sur ses gardes. C'était un petit receleur. Ses copains étaient spécialisés dans le vol d'appareils photos et de sacs à main qu'ils prenaient principalement dans les «cars» de touristes anglais et allemands. Le butin était caché dans un trou sous le plancher. Quand la police le découvrit, il se sauva de par champs et bois... nous ne l'avons jamais revu dans le bidonville. » J.K



Jürg Kreienbühl

L'Obsédé (détail)

1976

Peinture vinylique sur isorel

125 × 90 cm



Jürg Kreienbühl

L'Obsédé (détail)

1976

Peinture vinyle sur isorel

125 x 90 cm



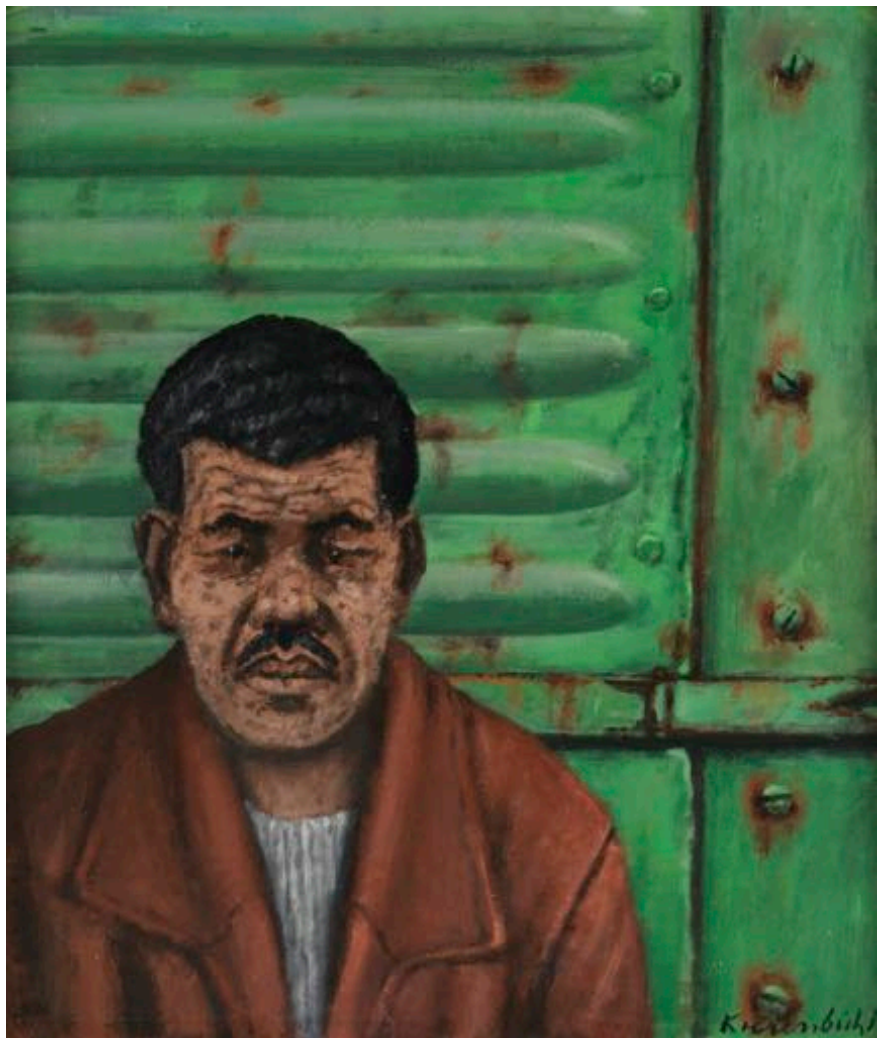
Jürg Kreienbühl

Mohamed

1959

Peinture vinylique sur isolrel

38 × 32 cm



Jürg Kreienbühl

Albert le gitan

1967

Peinture vinylique sur isorel

34 × 25 cm



Né en 1932 à Bâle (Suisse) Mort en 2007 à Cormeilles-en-Parisis (France)

Expositions personnelles

- 2021** Galerie Loeve&Co, Paris, France
- 2019** *Migranten aus Nordafrika – Bidonville in der Banlieue von Paris (1971-1984)*, Psychiatrie Museum Bern Inside/Outside, Berne
- 2016** *Jürg Kreienbühl. Peintures 1952-1956*, Galerie Gabrielle Maubrie, Paris
États d'estampes 1953-2000, Maison folie, Maubeuge
- 2014** *Jürg Kreienbühl: Maurice et Boulon*, Galerie Dix291, Paris
Le Muséum d'Histoire naturelle, Galerie Alain Blondel, Paris
- 2008** *Jürg Kreienbühl (1932-2007) – Zeichnungen und Druckgraphik*, Kunstmuseum, Bâle
- 2006** *Jürg Kreienbühl ou la réalité du monde*, Musée d'Art et d'Histoire Louis Senlecq, l'Isle Adam
- 2004** Daniel Blaise Thorens Fine Art Gallery AG, Bâle
- 2001** *Jürg Kreienbühl, estampes anciennes et modernes*, Galerie Bonafous-Murat
Jürg Kreienbühl – Peintures, Centre culturel suisse, Paris
- 1998** *Jürg Kreienbühl, œuvre gravé et lithographié 1952-1997*, Musée du Dessin et de l'Estampe de Gravelines
Jürg Kreienbühl, œuvre gravé et lithographié 1952-1997, Hôtel de ville, Olten
Jürg Kreienbühl, Aargauer Kunsthau, Aarau 1994:
Château Ebenrain, Sissach, Bâle
Hommage à Bâle, Berowergut Riehen, Bâle
- 1992** Kunstmuseum, Bâle
Galerie Wolfsberg, Zurich
La nature et son musée, Musée d'histoire naturelle, Bâle
- 1987** Galerie zem Specht, Bâle
- 1986** Musée d'Histoire naturelle de Lausanne
- 1985** *Jürg Kreienbühl. Zeichnungen, Pastelle, Grafik 1951-1984*, Musée des beaux-Arts d'Aarau
Hommage à la Galerie de Zoologie. 50 tableaux, dessins et lithographies de 1982 à 1985 de Jürg Kreienbühl, Museum d'Histoire naturelle, Paris
- 1982** Galerie «zem Specht», Bâle
Galerie Alain Blondel, Paris
Wayne Gallery, Chicago-New York
- 1981** Galerie zem Specht, Bâle
- 1979** Galerie Alain Blondel, Paris
Galerie Rotapfel, Zurich
Galerie zem Specht, Bâle
- 1978** Galerie Scheidegger, Zurich
- 1977** Galerie du Luxembourg, Paris
- 1976** Galerie Scheidegger, Zurich
- 1973** Rétrospective, Musée des Beaux-Arts d'Aarau

- 1971** Galerie Rotapfel, Zurich
Galerie 2016, Neuchâtel
- 1966** Maison abandonnée, Bâle
- 1965** Rotapfel Galerie, Zurich
- 1960** Galerie Dr. Franz Gerhard, Bâle
- 1959** Ardail Castro, Paris

Expositions collectives (sélection)

- 2018** *Szenographie einer Familie*, exposition avec Suzanne Lopata et Stéphane Belzère, Kunsthaut Interlaken
Salon Galeristes, Paris (galerie Gabrielle Maubrie)
Fiac, Paris (galerie Gabrielle Maubrie)
- 2017** *Dans la place*, Pavillon Carré de Baudouin, Paris
30 ans de collection, Hôtel de ville, Aulnay-sous-Bois
Galerie im Gluri Suter Huus, Wettingen
30e anniversaire de la galerie – 30 artistes made in France,
Galerie Gabrielle Maubrie, Paris
- 2015** Artissima, Turin (galerie Gabrielle Maubrie)
Good Things Come To Those Who Wait, Galerie Gabrielle Maubrie, Paris
Quelques êtres vivants, Gilles Aillaud & Jürg Kreienbühl dans
leur environnement quotidien, Galerie Gabrielle Maubrie, Paris
Kunstmuseum, Olten
Fiac, galerie Gabrielle Maubrie, Paris
L'invention du paysage, Le Voyageur, Dardagny
- 2014** *Raum für Kunst*, Heuberg 24, Bâle
- 2012** *First Choice – From Private Collection V*, Galerie Carzaniga, Bâle
Beauté animale, Grand Palais, Paris
- 2011** *Sozial Art*, Binningen
Not for sale, Passage de Retz, Paris
Die Kunst der Lithografie. Nik Hausmann und seine Künstler,
Graphische Sammlung Eth, Zurich
- 2006** *Atelier de lithographie Nik Hausmann Séprais*, Ausstellungsraum,
Klingental
- 2005** *Kleinformat – 200 Werke*, Daniel Blaise Thorens Fine Art Gallery AG,
Bâle
Fondos Regionales de Arte Contemporáneo Île-de-France y Poitou-
Charentes, Mamba – Museo de Arte Moderno de Buenos Aires
- 2003** *Why make prints. Printmaking in Switzerland since 1960*,
City Museum of Melbourne/Goldfields Arts Centre, Kalgoorlie
Why make prints, Building 200 Curtin University of Technology,
Perth/Hamilton Art Gallery, Hamilton
- 2002** *Why make prints*, Bendigo Art Gallery, Bendigo/Carnegie Gallery,
Hobart/Burnie Regional Art Gallery, Burnie
- 2001** *Travail et banlieue. Regards d'artistes 1880-1980*, Musée de
l'Île-de-France, Sceaux
Why make prints. Printmaking in Switzerland since 1960, Otago Museum,
Dunedin/Aigantighe Art Gallery, Timaru/Suter Art Gallery, Nelson
- 2000** *La Razón para la impresión. El arte del grabado en Suiza desde 1960*,
Centro Cultural Peruano Norteamericano, Icpna, Lima
- 1999** *La Razón para la impresión*, Centro Nacional de la Cultura,
San José/Mamm – Museo de Arte Moderno Medellín
La Razón para la impresión. El arte del grabado en Suiza desde 1960,
El Museo de la Estampa y el Diseño Carlos Cruz-Diez, Caracas
- 1994** *La ville, art et architecture en Europe, 1870-1993*, Centre Pompidou, Paris
- 1992** *Sommerzeit*, Galerie Hans-Jürgen Siegert, Bâle
- 1987** *Les éléphants sont parmi nous*, Château-Musée de Dieppe
- 1986** Fiac, Paris (galerie Alain Blondel)
- 1982** Salon de Mai, Paris
Salon Comparaisons, Paris
Salon des Indépendants, Paris
- 1981** Fiac, Paris (galerie Alain Blondel)
Le dessin suisse de 1970 à 1980, Musée Rath, Genève
- 1980** Fiac, Paris (galerie Alain Blondel)
- 1976** Galerie am Mühleplatz, Lucerne
- 1975** Galerie Schöneck, Rihen

- 1971** *Les Suisses de Paris*, Musée des Beaux-Arts d'Aarau
Art 71, Bâle (Galerie Spatz, Riehen/Bâle)
- 1970** G.S.M.B.A.
Art 70, Bâle
- 1968** Galerie Schöneck, Riehen
- 1967** Salon des Indépendants, Paris
Rotapfel Galerie, Zurich
- 1966** Salon des Indépendants, Paris
- 1956** Maison abandonnée, Bâle

Bibliographie (sélection)

- 2008** *Jürg Kreienbühl, Dessins-Pastels-Gouaches 1952-2003*, Maubeuge, éditions Malbodium Museum
- 2006** *Jürg Kreienbühl ou l'envers du décor*, texte de Jean-Michel Leniaud, L'Isle-Adam, Musée d'art et d'histoire
- 2001** *Jürg Kreienbühl. 50 ans d'estampes*, Paris, galerie Arsène Bonafous-Murat
- 1998** *Jürg Kreienbühl. Malerei der Leidenschaft. Peinture de la passion*, Bâle, éd. Friedrich Reinhardt
Jürg Kreienbühl: catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié 1952-1997, Gravelines, Musée de Gravelines
- 1993** *Jürg Kreienbühl – Bilder, Zeichnungen, Druckgraphik*, Kunstmuseum, Bâle
- 1992** *Die Natur und ihr Museum – Ein Kapitel Geistesgeschichte vor Jürg Kreienbühls Bildern aus dem Jardin des Plantes*, Bâle, Naturhistorisches Museum
Jürg Kreienbühl : neue Werke, Zurich, Kunstsalon Wolfsberg
- 1988** *Le monde merveilleux de la galerie de zoologie*, Bâle, galerie « zem Specht
- 1985** *Jürg Kreienbühl: Zeichnungen, Pastelle, Grafik 1951-1984*, Aarau, Aargauer Kunsthau
Jürg Kreienbühl: Über seine Malerei und seine Kunstauffassung, Aarau, Aargauer Kunsthau
- 1984** *Jürg Kreienbühl*, Carouge-Genève, Galerie des Platanes
- 1982** *Jürg Kreienbühl*, Bâle, Galerie «zem Specht»
- 1976** *La Sainterie*, Zurich, éditions Scheidegger
- 1973** *Jürg Kreienbühl*, Aarau, Aargauer Kunsthau
- 1971** *La banlieue*, Neuchâtel, galerie 2016
Jürg Kreienbühl, Zurich, Rotapfel Galerie

Collections publiques (sélection)

Centre Pompidou, Paris
Musée des Beaux-Arts de Rennes
Musée de l'Île-de-France, Sceaux
Ville de Paris
Frac Île-de-France, Paris
Musée national d'histoire naturelle, Paris
Ville de Corneilles-en-Parisis
Musée d'Art et d'Histoire Louis-Senlecq, L'Isle-Adam
Musée du dessin et de l'estampe originale, Gravelines
Aux Musées Réunis, Corneilles
Fondation Colas, Boulogne-Billancourt
Bibliothèque nationale de France
Kunstmuseum, Bâle
Aargauer Kunsthau, Aarau
Staatlicher Kunstkredit, Bâle

Robert Robert
et SpMilot ont dessiné
ce communiqué
pour Loeve&Co
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm × 23 + 1
14.12.2020

Crédits photographiques
Pages 1 à 12
© Droits réservés
Pages 13 à 29
© Fabrice Gousset